

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 42 (1904)
Heft: 49

Artikel: On vole
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-201708>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 12.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VÖGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.

Montreux, Gerz, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg,
St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall,
Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE

SUISSE : Un an, fr. 4.50; six mois, fr. 2.50.

ÉTRANGER : Un an, fr. 7.20.

Les abonnements d'entree des 1^{er} janvier, 1^{er} avril, 1^{er} juillet et 1^{er} octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES

Canton : 15 cent. — Suisse : 20 cent.

Étranger : 25 cent. — Réclames : 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Les numéros de novembre et décembre 1904 seront adressés GRATUITEMENT à toute personne qui prendra un abonnement nouveau, de 12 mois, à dater du 1^{er} janvier 1905.

Hirondelles d'hiver.

Vous vous rappelez sans doute ce que nous appelions jadis *hirondelles d'hiver*. Elles étaient moins joyeuses que celles du printemps, mais plus noires; elles ne sifflaient pas, mais criaient, annonçant à chacun leur utile présence par un refrain monotone : *ramonez-ci, ramonez-là, la cheminée du haut en bas*. Elles annonçaient aussi l'hiver.

Et tandis que le feu pétillait et flambe dans le poêle en catelles, tandis que le Jura se couvre de neige et que le ciel tout gris nous promet des giboulées, pour aujourd'hui ou demain, je pense aux « petits Savoyards » d'autrefois, qui venaient avec le maître procéder aux nettoya-ges de nos cheminées. Leur arrivée, leur passage, car ils ne restaient pas longtemps, coïn-cidait avec la venue du « brisoleur ». Le mar-chand de châtaignes et le petit ramoneur vi-vaient en bonne intelligence. Souvent, ils étaient compatriotes, enfants des mêmes montagnes savoyennes ou piémontaises; ils parlaient la même langue et tendaient au même but : ra-masser le plus rapidement possible, sou par sou, le pécule nécessaire à l'achat d'un lopin de terre, au *pays*. Ah ! le pays jouait un grand rôle dans ces existences simples et frustes. Pauvre pays, toutefois, qui ne peut suffire à nourrir ses habitants. Pourquoi sont-ce tou-jours les contrées les moins douces qui sont aimées avec le plus d'intensité et de persis-tance ?

La petite échoppe du brisoleur était souvent le lieu de ralliement des pauvres hirondelles d'hiver. Le dimanche, à peu près lavés, mais gardant encore sur leurs jolis visages une lé-gère teinte fumée, ils venaient réchauffer leurs mains engourdies et gonflées par le froid et les engelures. Ils les tendaient en souriant vers la chaleur de la rôtissoire et babillaient sans trêve, heureux malgré leur misère, parlant des Alpes et des fêtes de là-haut, de la vieille mère, du père défunt, des frères et des sœurs, dispersés, eux aussi, aux quatre coins du monde, en quête du pain quotidien et de la fortune, peut-être. Ils citaient les émigrants revenus avec la bourse bien garnie, et qui, maintenant, comp-taient au nombre des gros bonnets du village; ils racontaient des histoires extraordinaires de fortunes acquises et d'héritages miraculeux; ils se grisaient de ces aventures dorées et pen-saient : « Pourquoi pas nous ? Pourquoi pas moi ? » Ah ! les délicieux châteaux en Savoie bâtis ainsi à la lueur rougeâtre de la « briso-leuse ».

Les uns debout, le nez à la hauteur du four-neau, sautant tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre; les autres accroupis, serrés le plus près possible de cette bonne et réjouissante

chaleur, ils formaient cercle. Parfois, s'il venait à passer une dame bien mise, le petit ramo-neur courait à sa suite, tendant sa main noire, levant ses yeux brillants pour quêter à la fois du geste et du regard, tandis que chantait sa voix demanderesse : « Un petit sou, ma bonne dame ! »

Et, dans ce temps lointain, où demander le nécessaire à ceux qui ont le superflu ne consti-tuait pas un crime anti-social, pour lequel un gendarme eût crié : « Route, dedans ! », le sou tombait dans la main du pauvre gosse, qui re-tournait, joyeux, prendre sa place près du feu et flâner à l'aise le parfum exquis des châta-gnes cuites à point.

Combien ils étaient plus pittoresques, quoi-que moins comiques, que ces grands ramo-neurs de Berne ou de Zurich, coiffés du ridi-cule *tuyau de poêle*, couvre-chef servant d'enseigne, et combien plus gais et plus chanteurs. Il est vrai que leur musique était obligatoire; les mailles, les entrepreneurs, souvent aussi durs et cruels que les impres-sarii des pifferari joueurs de violon ou de harpe, exigeaient ces chansons du travail. Et, lorsque l'enfant, parvenu au sommet de la cheminée, apparaissait, noir de suie, entre ciel et terre, comme un diable sortant tout à coup d'une boîte brusquement ouverte, son cri triomphant faisait lever la tête aux passants de la rue... L'on souriait au petit bonhomme, on l'aimait.

Seuls, sans doute, les bébés n'avaient pas pour ce pauvre gamin des sympathies bien vi-ves.

— Voilà le ramoneur, disaient les mamans et les bonnes pour faire taire les récrimina-tions et les larmes. Il vous prendra si vous n'é-tes pas sages.

Menaces stupides qui faisaient germer dans les jeunes cerveaux des craintes absurdes, des imaginations insensées, et suscitaient en ces âmes peureuses une animadversion bien inu-tile. Le ramoneur était aussi détesté que la chauche-vieille ou l'ogre terrible du Petit-Poucet avec ses bottes de sept lieues et ses gran-des dents.

Et, depuis lors, j'ai souvent pensé que ces pauvres machurés devaient souffrir de l'ac-cueil peu amical des courtes culottes et des courtes jupes. Peut-être avaient-ils au pays quelque petit frère ou quelque petite sœur dont la pensée les hantait tout à coup, à la vue des bébés épouvantés, enfouis dans le tablier de la bonne ou derrière la robe de la mère. Et cette épouvante devait être douloureuse. Pour-quoi les traiter en parias ? La suie qui noircit leur visage n'est pas plus déshonorante que la farine qui blanchit la figure du mitron. Cette suie, c'est le signe du labeur, du pénible la-beur, accompli bien souvent au péril de sa vie et pour un salaire dérisoire. D'ailleurs, quel-ques-uns parvenaient à vaincre les appréhen-sions des bébés, et le bon sourire, découvrant, dans la face noire, une double rangée de dents superbes, obtenait parfois un « bonjour » ti-mide et une menotte de main craintivement offerte. Alors, le ramoneur partait content, sa raclette à la ceinture, son boulet et ses cordes

sur le dos, son balai en main, sifflant dans l'es-calier une marche joyeuse, le nez en l'air, les yeux vifs, heureux de vivre, insouciant de la misère et satisfait de la polenta et du pain noir qui l'attendaient au logis du patron.

Aujourd'hui, le modernisme a tué les petits ramoneurs de Savoie, comme il a fait dispa-raître leurs confrères, les montreurs de « mar-mottes en vie », ou les joueurs de musette. Les ramoneurs à demeure ont remplacé les ramoneurs ambulants. Ce joli monde pittores-que appartient au passé; il va rejoindre les ré-mouleurs, les étameurs, les colporteurs, les écrivains publics, et tous ces gagne-petit que la concurrence et le chemin de fer ont réduits à la portion congrue, si congrue qu'elle ne suf-fit pas à apaiser leur faim.

Et c'est pourquoi, en ce jour d'hiver, où le feu brille et flambe dans le poêle en catelles, où le Jura se couvre de neige, où le ciel gris nous promet des giboulées, j'ai voulu rappeler, à ceux qui les connurent, ces hirondelles hi-vernales dont l'espèce n'est plus.

LE PÈRE GRISE.

On vole. — On vole ici, on vole là, on vole partout, depuis quelque temps.

C'est un vrai cauchemar pour beaucoup de personnes, quine voient plus que des voleurs.

Et la police, elle-même, n'est pas exempte de cette hantise.

L'autre soir, sous prétexte qu'on apercevait un peu de lumière par les jours des volets et qu'on entendait un petit bruit à l'intérieur, ne faillit-elle pas arrêter, dans sa propre boutique, un honorable négociant qui s'était attardé à ses écritures.

Eh bien, la semaine dernière, une fermière des environs surprit, vers le soir, le domesti-que de son voisin qui lui volait deux lapins.

Elle s'avança résolument et faisant les cor-nes au voleur :

— Fiii !... vaurien ! N'avez-vous pas honte de voler ainsi des lapins ? Et pi le père et la mère encore, quan y z'ont des petits .. Fiii.

— Mais, ... madame, ... j'avais bien l'intention de les adopter, les p'tiots.

Pour faire bon ménage.

Un vieil avocat lausannois vit venir chez lui, il y a une vingtaine d'années, un jeune homme et une toute jeune personne, de bonne mine tous deux, mais d'une excessive timidité.

— Qu'est-ce qui vous amène, mademoiselle et monsieur ? leur demanda-t-il paternelle-ment.

— Nous venons vous consulter, monsieur, pour un divorce, balbutia le jeune homme, tandis que sa compagne, les yeux rivés au plancher, demeurait muette.

— Le divorce d'un de vos parents ?

— Non, monsieur, le mien.

— Vous êtes marié !